

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1929

THESE

N°

67

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Madame Renée MALPART

Née le 28 juillet 1905, à Bordeaux (Gironde)

BRILLAT-SAVARIN

ET

LA MÉDECINE

Président : M. MÉNÉTRIER, professeur.

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1929

57

LE BOITE ET EN MEDICINE

Machines pour le traitement
des maladies de la peau

LE BOITE ET EN MEDICINE

LA MEDICINE

LE BOITE ET EN MEDICINE

1892

LE BOITE ET EN MEDICINE

1892

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1929

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Madame Renée MALPART

Née le 28 juillet 1905, à Bordeaux (Gironde)

BRILLAT-SAVARIN

ET

LA MÉDECINE

Président : M. MÉNÉTRIER, professeur.

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

—
1929

I. — DOYEN. . . M. ROGER

LES PROFESSEURS

	MM
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie.	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.	TIFFENEAU.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	Maurice VILLARET
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
	CARNOT.
Clinique médicale	BEZANÇON.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants.	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique de la tuberculose.	Léon BERNARD
	DELBET.
Clinique chirurgicale	HARTMANN
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique.	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeur sans chaire.	BRANCA.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI . . . Pathologie médicale.
 ALAJOUANINE. Neurologie et psychiatrie.
 AUBERTIN. . . Pathologie médicale.
 BASSET . . . Pathologie chirurgicale.
 BAUDOUIN. . . Pathologie médicale
 BINET Physiologie.
 BLANCHETIÈRE Chimie biologique.
 BROCCQ. . . . Pathologie chirurgicale
 BRULÉ. . . . Pathologie médicale.
 CADENAT . . . Pathologie chirurgicale
 CHABROL . . . Pathologie médicale.
 CHIRAY . . . Pathologie médicale.
 CLERC. . . . Pathologie médicale.
 DEBRÉ Hygiène.
 DOGNON. . . . Physique.
 DONZELOT . . . Pathologie médicale.
 DUVOIR . . . Médecine légale.
 ÉCALLE Obstétrique.
 FIESSINGER. Pathologie médicale.
 GARNIER . . . Pathologie expérimentale
 GATELLIER . . Pathologie chirurgicale.
 GIROUD Histologie.
 HARVIER . . . Pathologie médicale.
 HEITZ-BOYER Urologie.
 HOVELACQUE . Anatomie.
 HUTINEL. . . . Pathologie médicale.

MM.

JOYEUX . . . Parasitologie.
 LABBÉ (Henri) Chimie biologique.
 LARDENNOIS Pathologie chirurgicale.
 LEMAITRE. . . Oto-rhino-laryngologie.
 LEROUX. . . . Anatomie pathologique.
 LÉVY-SOLAL. Obstétrique.
 LHERMITTE . Pathologie mentale.
 LIAN. Pathologie médicale.
 MATHIEU. . . Pathologie chirurgicale
 MERCIER (F.). Pharmacologie.
 METZGER . . . Obstétrique.
 MONDOR. . . . Pathologie chirurgicale.
 MOURE. . . . Pathologie chirurgicale.
 MULON. . . . Histologie.
 OBERLING. . . Anatomie pathologique.
 OLIVIER. . . . Anatomie.
 PHILIBERT. . Bactériologie.
 QUÉNU. . . . Pathologie chirurgicale.
 RICHET Fils. . Physiologie.
 SÉZARY . . . Dermatologie et syphiligraphie.
 VALLERY-RADOT
 (Pasteur) . . . Pathologie médicale.
 VAUDESCAL. Obstétrique
 VELTER. . . . Ophtalmologie.
 VERNE. . . . Histologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

BUSQUET. Pharmacologie.
 GUÉNIOT Obstétrique.
 LEQUEUX Obstétrique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.

MM.

RETTERER. . . Histologie.
 ZIMMERN. . . Physique
 N Pathologie médicale

IV — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.

ALGLAVE . . Clinique chirurgicale.
 AUVRAY . . Clinique chirurgicale.
 CHEVASSU . Clinique chirurgicale.
 AIGNEL-LAVASTINE Clinique médicale.
 LE LORIER . Clinique obstétricale.

MM.

LERI . . . Clinique médicale.
 MOCQUOT . . Clinique chirurgicale.
 PROUST . . . Clinique chirurgicale.
 SCHWARTZ . Clinique chirurgicale

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé.	}	Charge du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY.		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT.		Education physique.
LEDoux-LEBARD		Radiologie clinique.
WEILL-HALLÉ.		Puériculture

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions, émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MÉNÉTRIER

Professeur d'Histoire de la Médecine
à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Médecin honoraire à l'Hôtel-Dieu

Qui a bien voulu accepter la présidence de cette thèse, hommage reconnaissant.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

Professeur de lettres au lycée d'Amiens, tué à l'ennemi

A MA MÈRE

A TOUS MES MAÎTRES

DANS L'ENSEIGNEMENT MÉDICAL

PRÉFACE (1)

La célébration du centenaire de la publication de la *Physiologie du Goût*, l'érection d'une statue à Belley, ont, par les nombreux articles qu'elles ont suscités, mieux fait connaître Brillat-Savarin, que le grand public tenait encore, il y a trente ans, pour un simple cuisinier (1).

Son œuvre a été l'objet de plusieurs rééditions de luxe (2); les *Médecins bibliophiles* ont même fait réimprimer pour les membres de leur société l'*Essai historique et critique sur le Duel*, et M. Marcel Rouff (3), en publiant un fragment du « *Voyage à Arras* », a donné une idée des contes inédits, dont ne peut que regretter la destruction.

Mais personne n'a encore donné l'édition critique (4) de la *Physiologie du Goût* réclamée par le Dr Carry (5). En attendant qu'un érudit tente l'entreprise, nous avons voulu montrer comment Brillat-Savarin fut toute sa vie un médecin amateur et, en notant ses fréquentations médicales, passer ses conceptions physiologiques au crible de la science moderne.

1. Les notes bibliographiques ont été renvoyées à la fin de notre étude.

Un médecin bugiste, le Dr Armand (6), avait déjà fait cette étude. Son travail nous a été un guide précieux. Si nous avons réussi à le compléter sur certains points, nous aurons atteint notre but. Car nous n'avons pas eu la prétention de donner une idée complète de la « *Physiologie du Goût* » : Balzac l'avait déjà dit : « L'œuvre de Brillat-Savarin défie l'analyse » (7).

BRILLAT-SAVARIN

ET

LA MÉDECINE

CHAPITRE PREMIER

LA VIE DE BRILLAT-SAVARIN

Jean Anthelme Brillat-Savarin naquit le 2 avril 1755, dans la petite ville de Belley, dont le paysage, au dire de Lamartine, rappelle les paysages de Calabre peints par Salvator Rosa. Fils d'un procureur du roi, il fit ses études au collège des Joséphistes, puis se rendit à Dijon pour suivre les cours de Droit.

« En 1776, écrit-il, j'y faisais un cours de Droit en la Faculté, un cours de chimie sous M. Guyton de Morveau (1), pour lors avocat général, et un cours de médecine, sous M. Maret (2), secrétaire perpétuel de l'Académie . »

C'est ainsi qu'il étudia diverses sciences :

« Poussé par une curiosité louable, par la crainte de rester en arrière de son siècle et par le désir de pouvoir

1. Le chimiste Guyton de Morveau, né à Dijon en 1737, était fils d'un professeur de Droit, et fut nommé en 1755 avocat général au Parlement de Dijon, où il resta jusqu'en 1782. Ses premières publications sur la chimie datent de 1777.

2. Né à Dijon le 6 octobre 1726 ; père du futur duc de Bassano ; mort en 1786,

causer, sans désavantage, avec les savants avec qui j'ai toujours aimé à me trouver. »

Malgré son goût pour les sciences, Brillat-Savarin, fut d'abord avocat à Belley, comme tous ses ancêtres l'avaient été depuis le commencement du XVIII^e siècle :

« Sans ambition, dit Monselet (8), enclin à l'étude, suffisamment riche, il semblait devoir mener l'existence paisible et heureuse d'un avocat de province, qui à son couvert mis dans toutes les bonnes maisons. Jusqu'à 34 ans, en effet, on le voit aller et venir dans ce fertile pays de Bugey, tantôt s'attablant aux grosses hôtelleries, où les volailles rôissent par chapelet, tantôt faisant vis-à-vis à quelque jovial curé, d'autres fois tenant tête à de bruyants chasseurs. Déjà s'amassaient dans sa mémoire ces précieuses recettes qu'il devait léguer à la postérité : la fondue, l'omelette au thon, le faisan étoffé, etc. »

La Révolution vint couper court à ces joyeuses parties. En 1789, il fut choisi par ses concitoyens pour les représenter à la Constituante, et, après la dissolution de cette assemblée, élu président du tribunal civil du département de l'Ain, puis à la fin de 1793, maire de Belley. C'est alors qu'il fut dénoncé par deux sans-culottes, le limonadier Bonnet et l'officier de santé Carrier, qui obtinrent du représentant Prost la destitution du corps municipal de Belley.

Brillat-Savarin dût alors, à la fin d'octobre 1793, faire ce voyage de Mont-sous-Vaudrey, par lequel « son ascension fut retardée d'un bon nombre d'années (9) ».

Le répit fut de courte durée ; le 21 décembre 1793,

le représentant Gauly prononçait sa destitution et ordonnait l'arrestation de Brillat-Savarin. Prévenu à temps, le maire de Belley put passer en Suisse. Il séjourna d'abord à Mondon, puis à Lausanne, et les événements devenant de plus en plus menaçants, il partit pour l'Amérique.

Il y connut des jours sombres, obligé pour gagner sa vie, de jouer du violon au théâtre de New York, et de donner des leçons de Français.

Il fut le témoin d'une épidémie de fièvre jaune, qui, pendant deux mois ravagea New-York (10).

« Les premiers symptômes de contagion, écrivait-il à son ami de Rostaing, se sont manifestés dans Prarl Street, Water Street, Font Street, et dans le voisinage des chantiers de la marine. Il semblèrent pendant quelques temps devoir se concentrer parmi les gens du port et ceux de la basse classe du peuple, qui, étant mal nourris, brûlés par l'usage de l'eau de vie, ont été plus exposés aux fièvres de l'été. Mais bientôt le mal s'est répandu dans toute la ville et aucun quartier n'a été épargné.

Aussitôt que ce malheur public fut connu à Philadelphie, on défendit toute relation entre cette ville et New-York. Les voitures cessèrent leurs services, la malle-poste seule fut autorisée à circuler.

Alors, mais alors seulement, les habitants qui avaient regardé ce fléau comme une maladie climatérique, ordinaire au pays, commencèrent à s'effrayer. La plupart eurent recours à la fuite. Celui qui possédait une maison de campagne s'y réfugiait ; celui qui n'en avait pas, négociait avec ses amis qui en possédaient une, et y implorait un asile. Enfin ceux qui avaient quelques ressources les employaient à trouver une pension au dehors. Il n'y eut que ceux dont la bourse n'était pas suffisamment garnie pour quitter la ville qui y restèrent.

On ordonna de brûler les cadavres aussitôt après la mort, sans qu'il eût été possible de faire assister les victimes du fléau par les ministres de la religion ; les meubles de leur chambre étaient également incinérés.

Il était difficile de se procurer quelque approvisionnement pendant ces deux mois ; le commerce fut suspendu ; les navires restèrent non déchargés, les boutiques furent fermées, on ne voyait errer dans les rues que de pâles visages, des gens maigres qui s'évitaient les uns les autres, de peur de se communiquer réciproquement la maladie.

Pendant ce temps, les journaux étaient remplis d'avis, d'ordonnances médicales, de conseils qui préconisaient la méthode curative chaude ou froide, ou même la saignée.

Il mourut environ 30 personnes par jour, sur environ 8.000 habitants forcés de résider dans la ville. »

Au mois de septembre 1796, Brillat-Savarin put quitter l'Amérique et revenir en France. Il fut nommé successivement secrétaire à l'état-major d'Augereau, en Allemagne, et commissaire du gouvernement près le Tribunal du département de Seine-et-Oise, à Versailles. Après le 18 brumaire, le Sénat le casa définitivement en faisant de lui un conseiller à la Cour de cassation.

En 1796, à son retour d'Amérique, il s'était logé 11, rue du Mail, à l'hôtel de Portugal. Vers 1802, il habitait rue du Mont-Blanc (chaussée d'Antin actuellement). Il loua ensuite un appartement dans l'immeuble qui porte encore le n° 66 de la rue de Richelieu. C'est là qu'il mourut (11).

De mise modeste, avec un costume presque arriéré, dit un de ses biographes, Brillat-Savarin allait cependant souvent dans le monde. On le vit en 1800

dans l'appartement de la rue du Luxembourg, que Pasquier venait de céder à Pauline de Beaumont. On le vit un peu plus tard, l'été, chez Joubert, à Ville-neuve-sur-Yonne. On le vit fort souvent chez sa parente (1), Mme Récamier, 31, rue d'Anjou.

Le Conseiller à la Cour admirait beaucoup sa belle cousine : il lui a dédié quelques-unes de ses nouvelles, est il est plusieurs fois question dans son livre de Mme R***, qui « pendant 20 ans, a occupé le trône de la beauté de Paris » (12).

Il eut l'occasion de lui rendre plus d'un service ; c'est grâce à lui qu'elle put assister à la première séance du procès de Moreau. C'est à lui qu'elle remit, ayant abandonné son projet, les pilules d'opium qu'elle avait un instant songé à absorber après sa rupture avec le prince Auguste de Prusse. Enfin, grâce à Brillat-Savarin, nous savons que Mme Récamier n'avait pas la poitrine plate, comme l'a prétendu le baron de Prémont, mais une gorge très belle ; l'anecdote qui en témoigne (méditation XIV) est jolie, et précise un point d'histoire littéraire qui n'est pas sans importance.

Mais Brillat-Savarin fréquentait aussi chez les médecins, chez Corvisart qu'il avait connu à Dijon, chez Portal, aussi opposé au plaisir de la table que le magistrat en était curieux, et surtout chez son compatriote Richerand.

1. Sa mère était en effet la belle Claudine-Amore Récamier, dont il perpétue le souvenir en donnant à certains pâtés de forme carrée le nom d'*oreillers de la belle Aurore*.

Anthelme Richerand, né à Belley en 1779, avait publié à 21 ans des *Eléments de Physiologie* qui eurent un succès considérable. Professeur de pathologie chirurgicale en 1807, il quitta cette chaire en 1818 pour celle de médecine opératoire. Ecrivain élégant et précis, praticien de valeur, il était rapidement arrivé à la situation la plus haute et la plus enviée. Brillat-Savarin voua à ce Bugiste une amitié fidèle et garda toujours pour le savant une grande vénération. Il ne lui trouvait qu'un défaut, mais capital : il mangeait trop vite. Il lui a réservé une bonne place dans la biographie des médecins bugiste célèbres, placée en tête de la *Physiologie du Goût*, qui d'ailleurs fut composée en grande partie à Villecrene, à la maison de campagne de Richerand.

Les 25 années que Brillat-Savarin passa à la Cour de Cassation (11) se partagèrent ainsi entre les graves fonctions de magistrat, la fréquentation de ses amis, et la préparation de son ouvrage favori. Indifférent aux révolutions politiques, il les accepta sans émoi, et, l'a dit spirituellement un de ses biographes, aucune ne troubla sa digestion (1).

Chaque année, à l'automne, il se faisait donner un congé de 2 mois qu'il passait en Valromey, dans sa

1. Il ne paraît pas avoir regretté beaucoup l'Empire, bien que Napoléon l'ait fait chevalier de la Légion d'Honneur en 1804, et lui ait concédé des armoiries en 1808, savoir : « d'or à la fasces de gueules, chargée du signe des chevaliers légionnaires, accompagnée en chef de 3 roses au naturel et en pointe de 2 losanges de sable. »

gentilhommière de Vieu. Richerand, dans la notice anonyme qu'il a placée en tête de la deuxième édition de la *Physiologie du Goût* (5) a raconté ce qu'étaient ses vacances :

Dans un manoir quelque peu seigneurial, sorte de gentilhommière placée au débouché de l'une de ces vallées délicieuses qui laissent entre elles les dernières croupes du Jura, qui s'abaissent et viennent finir près du Rhône, ayant devant soi la chaîne majestueuse des Alpes, et dans le lointain leurs pics couronnés de glaces éternelles, au milieu du domaine de ses pères et des personnes de sa famille, Brillat-Savarin goûtait dans toute leur plénitude et dans tous leurs charmes les plaisirs de la campagne et de la propriété. Il y arrivait à peine, qu'avertis par sa renommée, tous ses voisins venaient l'y visiter, précédés par les produits de leur chasse, de leur pêche et de leur enclos. C'était à qui ferait un envoi de gibier, de poisson ou de fruits de toute espèce, et viendrait s'asseoir à sa table chargée de ces dons de l'amitié offerts et reçus avec la plus touchante cordialité.

Deux repas se partageaient la journée, précédés, séparés et suivis par des promenades, ayant le plus souvent pour but l'une de ces curiosités naturelles dont le pays abonde, ou par des jeux sédentaires et des conversations, lorsque le temps empêchait de sortir. Il me semble encore le voir présider à ces réunions amicalement conviviales, mettant en pratique la méthode pour manger les petits oiseaux (Cf. méditation VI), méthode dont, par modestie sans doute, il ne s'est pas déclaré l'inventeur, mais qui, pour être exécutée comme il l'a décrite, exige toute l'énergie des puissances masticatoires dont l'avait doté la nature.

Vieu, tel est le nom de ce coin de terre aussi cher à Savarin que l'était, à l'ami de Mécène, cette petite terre de Sabine dont la possession comblait tous ses vœux : *Contentus unicus Sabinis*. Là, comme Horace, il pouvait dire : « Ici je vis et je règne, hic vivo et regno ». Un si

puissant attrait l'y ramenait à peu près chaque année, qu'ayant été désigné en 1819 pour siéger durant l'automne à la chambre des Vacations, il ne craignit point de braver la neige et les frimas pour revoir son domaine, et y faire, deux mois plus tard, le séjour accoutumé. »

Durant son séjour à Vieu, Brillat-Savarin présidait aussi aux vendanges de son clos préféré : Côte grêle, dont le vin clair et parfumé devait être « regardé, flairé, humé et savouré » par des convives de choix. Récolter ce précieux nectar, c'était bien ; mais le faire arriver sans encombre, et surtout sans soustraction à Paris, c'était plus difficile. Un voiturier spécial, Angelot, originaire de Ceyzeriat, était chargé de cette délicate mission. C'était un homme sûr ; il allait à petites journées, s'arrêtant aux bonnes auberges, et remettant en parfait état le vin de M. le Conseiller.

Ce conseiller, point courtisan, reçut au mois de janvier 1826, du président de la Cour de cassation, l'observation qu'on ne le voyait que rarement à la cérémonie expiatoire qui se faisait à la Basilique de Saint-Denis pour l'anniversaire de la mort de Louis XVI. Quoiqu'il fût en ce moment, comme il l'écrivait à un de ses parents, « en assez mauvais charroi, car j'ai sur les yeux une fluxion qui ne veut pas s'en aller, et sur la poitrine un rhume qui me secoue comme un tremblement de terre et me fait quelquefois cracher le sang », il crut cependant devoir se rendre à l'invitation du Président. Le temps était froid et humide. Il contracta une pneumonie, et

malgré les soins de son cousin et filleul Récamier(1), il mourut 12 jours après, le 2 février 1826. Il fut inhumé au Père-Lachaise, où l'on peut encore voir (28^e division, 1^{re} ligne) sa modeste tombe, que personne ne songe plus à entretenir.

Avant de mourir, il avait eu la satisfaction de voir paraître cette *Physiologie du Goût*, à laquelle il travaillait depuis longtemps. En 1823, il écrivait déjà à son ami Gonin de la Marflans : « Ce livre, j'y travaille toujours, je l'ai dans la tête, j'espère être imprimé en 1824 », et il ajoutait : « c'est un petit livre qui fera son chemin dans le monde ».

Il n'avait cependant point trouvé d'éditeur, et dut faire les frais de la publication. Imprimé en décembre 1825, et mis en vente à la fin du même mois, le livre porte la date de 1826 (12 bis).

Il fit sensation :

« La *Physiologie du Goût* dit le Dr Poumiès de la Siboutie (13) eut un succès prodigieux ; tout le monde voulait le lire. Un jour que je lui en faisais compliment : « Hélas, me répondit-il, cet ouvrage n'est que l'ombre de ce qu'il aurait dû être. Mon manuscrit m'a été volé, il m'a fallu recommencer, chercher dans mes souvenirs, mettre à contribution les réminiscences de personnes auxquelles je l'avais communiqué. Malgré tous mes efforts, plusieurs chapitres ont été perdus. »

Le premier article de critique qui lui fut consacré parut dans le *Journal des Débats* du 21 janvier 1826.

1. Récamier, né à Rochefort-en-Bugey le 6 novembre 1774, mort à Paris le 22 juin 1852 (Voir à son sujet le livre de Triaire : *Récamier* et surtout l'étude du Dr Charles Lenormant, *Récamier, Progrès médical*, suppl. illustré, n° 10, 1924.

Après la mort de Brillat-Savarin, Sautelet, l'éditeur, proposa au légataire de l'acheter : « Que veux-tu que nous fassions de ça, dit le colonel Brillat-Savarin à son co-héritier, il faut nous en débarrasser ». Et l'ouvrage, au dire du Tendret, fut cédé pour 1.500 francs, la moitié du prix du stradivarius du défunt, vendu 3.000 francs (14).

CHAPITRE II

LA MÉDECINE DANS BRILLAT-SAVARIN

Ses idées sur l'alimentation
et la physiologie du tube digestif.
Ses conceptions thérapeutiques.

Il ne sera question dans ce chapitre que de la *Physiologie du Goût*, l'*Essai sur le Duel* étant seulement historique et critique, et ne contenant aucune allusion à la médecine.

Brillat-Savarin a dit lui-même qu'il fut toute sa vie « surtout médecin amateur ».

« C'est chez moi presque une manie, et je compte parmi mes plus beaux jours celui où, entré par la porte des professeurs et avec eux à la thèse de concours du Dr Cloquet (a), j'eus le plaisir d'entendre un murmure de curiosité parcourir l'amphithéâtre, chaque élève demandant à son voisin quel pouvait être le puissant protecteur étranger qui honorait l'assemblée par sa présence. »

Brillat-Savarin, comme Rabelais, a le culte des sciences médicales. Rabelais, comme les médecins

(a) En 1823, lors du premier concours ouvert pour l'agrégation, en exécution de l'arrêté du 12 avril 1823, J. Cloquet obtient la première des 4 places qui furent données dans la section de chirurgie.

de son temps, et mieux qu'eux, connaît l'anatomie, la physiologie, la matière médicale, la chimie. Chez Brillat-Savarin, dit le D^r Armand, non seulement ces connaissances se sont perfectionnées par trois siècles d'études, par l'usage récent encore des méthodes expérimentales, par l'abolition définitive de l'aveugle culte des Anciens, mais encore elles se sont complétées par une note personnelle. Cet irrégulier, ce sans-diplôme, qui volontiers se moque des médecins, traite et guérit les maladies à leur barbe, est plus qu'un savant : il a le génie de l'art, c'est un précurseur : « Je suis un médecin amateur » répète-t-il; et il est assez médecin pour qu'on regrette qu'il ne le fût pas réellement. Quelle belle place il aurait pu se conquérir entre les Corvisart, les Laënnec, les Bichat ! Le Droit n'y eût pas perdu grand chose, et la Médecine eût gagné à occuper toutes les forces vives de cet amateur, qui ne lui consacra que ses loisirs.

Sans doute, on pourrait chicaner Brillat-Savarin sur le titre du volume qu'il livra au public ; c'est loin d'être un traité de Physiologie : mais tout ce qui en constitue le charme, l'esprit répandu à foison, les histoires curieuses, le style clair et simple, nous fait facilement accepter ce titre un peu prétentieux, mais fort compréhensible de la part d'un homme aussi initié aux choses de la médecine que l'était Brillat-Savarin (15).

* * *

Certaines branches des sciences médicales ont fait de tels progrès depuis cinquante ans qu'on est tenté de croire qu'elles n'existaient pas auparavant. En voyant l'édifice, on ne pense pas aux fondations. Cl. Bernard a fait oublier Bichat, et l'on est surpris de trouver de la vraie physiologie, de la vraie physique, de la vraie chimie minérale et physiologique, dans un ouvrage qui date du commencement du siècle dernier.

On a perfectionné et complété depuis. Mais les grandes lignes restent les mêmes, et s'il y a dans la *Physiologie du Goût* vue par Brillat-Savarin quelques erreurs, elles sont excusables, et au fond légères.

On admet généralement que l'organe du goût est à la base de la langue, dans la région riche en grosses papilles appelé « V lingual ».

Le « V lingual » et sa propriété étaient ignorés des physiologistes d'autrefois. Pour eux, l'organe du goût était la bouche entière. Leur opinion, partagée par Brillat-Savarin, a été consacrée par l'usage, et l'on dit encore couramment d'un met agréable qu'il « flatte le palais ». Physiologiquement, ce pourrait bien être une réalité et non une hérésie, si l'on admet l'opinion de Müller, confirmée par les expériences de Mariau (16). Mais pratiquement, le goût n'est autre chose que l'ensemble des sensations

recueillies par la bouche en présence d'un corps esculent.

Cette compréhension large du sens gustatif ressort avec évidence de la description que donne Brillat-Savarin des affres de ce patient condamné à boire une des médecines noires en usage au vieux temps. Il y dépeint la sensation gustative complète, perfectionnée par l'odorat. Il y pressent, sans le connaître encore, le rôle du V lingual, en spécifiant que le maximum de dégoût est ressenti quand la drogue atteint le fond de la bouche.

Voici cette description qui joint à l'exactitude le mérite d'être un morceau gentiment écrit :

L'odorat, moniteur fidèle, l'avertit de la saveur repoussante de la liqueur traîtresse ; ses yeux s'arrondissent comme à l'approche d'un danger ; le dégoût est sur ses lèvres, et déjà son estomac se soulève. Cependant on l'exhorte, il s'arme de courage, se gargarise d'eau-de-vie, se serre le nez et boit...

Tant que le breuvage empesté remplit la bouche et tapisse l'organe, la sensation est confuse et l'état supportable ; mais à la dernière gorgée, les arrière-goûts se développent, les odeurs nauséabondes agissent, et tous les traits du patient expriment une horreur et un goût que la peur de la mort peut seule faire affronter.

Cependant, Brillat-Savarin va un peu loin en n'accordant à la langue qu'un pouvoir mécanique, et lui déniait toute propriété gustative ; c'est la conclusion qu'il semble tirer de l'histoire de ce malheureux auquel les Algériens avaient coupé la langue :

Après avoir observé qu'on lui avait enlevé toute la partie antérieure de la langue jusqu'au filet, je lui demandai s'il trouvait encore quelque saveur à ce qu'il mangeait, et si la sensation du goût avait survécu à l'ulcération cruelle qu'il avait subie.

Il me répondit que ce qui le fatiguait le plus était d'avaler (ce qu'il ne faisait qu'avec quelque difficulté) ; qu'il avait assez bien conservé le goût ; qu'il appréciait comme les autres ce qui était peu sapide ou agréable ; mais que les choses fortement acides ou amères lui causaient d'intolérables douleurs.

Evidemment ici le maître se trompe : la langue est coupée jusqu'au filet, c'est-à-dire qu'il lui manque à peu près le tiers antérieur, la région purement tactile. La portion qui reste est justement celle du V lingal, la région gustative. Il n'est donc pas surprenant que le goût persiste presque intégralement : et les substances qui causent d'*intolérables* douleurs, sont sans doute celles qui provoquent normalement une sensation plus tactile que gustative et qui rencontraient, au niveau de la cicatrice de section, une région tout spécialement excitable et sensible.

Brillat-Savarin insiste avec complaisance sur une autre annexe du goût, dont il a peut-être signalé le premier la fonction corollaire : l'odorat. La parenté des deux sens voisins lui semble si intime qu'il les juge indispensables l'un à l'autre.

Pour moi, je suis non seulement persuadé que, sans la participation de l'odorat, il n'y a point de dégustation complète, mais encore je suis tenté de croire que l'odorat et le goût ne forment qu'un seul sens, dont la bouche est

le laboratoire et le nez la cheminée, ou, pour parler plus exactement, dont l'un sert à la dégustation des corps tactiles, et l'autre à la dégustation des gaz.

Et il n'a pas tort. Les découvertes de l'anatomie et de la physiologie ont bien démontré pour chacun d'eux l'existence d'organes microscopiques spéciaux. Mais il est hors de doute qu'ils se prêtent une assistance mutuelle. On goûte mal quand on a un rhume de cerveau, on avale sans trop de peine quelque drogue nauséabonde quand on se bouche le nez pour l'absorber.



De l'étude des organes, l'auteur de la *Physiologie du Goût* passe à celle de leur fonctionnement. Ici se révèle le naturaliste, avec son admirable talent d'observation ; il se double d'un littérateur qui connaît la valeur et la sonorité des mots, et qui sait les assembler. Les lignes suivantes sont bien d'un disciple de Buffon :

Dès qu'un corps esculent est introduit dans la bouche, il est confisqué, gaz et sucs, sans retour.

Les lèvres s'opposent à ce qu'il rétrograde ; les dents s'en emparent et le broient ; la salive l'imbibe ; la langue le gâche et le retourne ; un mouvement aspiratoire le pousse vers le gosier ; la langue se soulève pour le faire glisser ; l'odorat le flaire en passant, et il est précipité dans l'estomac pour y subir des transformations ultérieures, sans que, dans toute cette opération, il se soit échappé une parcelle, une goutte ou un atome, qui n'ait pas été soumis au pouvoir appréciateur.

Est-il possible d'esquisser avec plus d'exactitude et d'élégance le premier acte de la grande fonction de nutrition ? Brillat-Savarin n'était pas de ces « inattentifs, qui n'ayant pas reçu du ciel le feu sacré, regardent les repas comme des heures de travail obligé ». S'il observait les autres à table « pour se sauver des ennuis du convivial », il s'observait aussi, et rien ne lui a échappé dans cette première étape du bol alimentaire. Il mangeait avec application, ce que tout le monde ne fait pas.

C'est dans cette application que réside le *savoir-manger*, qui est dans le plus célèbre de ses aphorismes (a), le monopole des gens d'esprit. Rien n'est inutile dans la machine humaine. Si « le créateur, nous ayant ordonné de manger pour vivre, nous y invite par l'appétit, nous soutient par la saveur et nous récompense par le plaisir ». Ce plaisir est nécessaire. Il nous invite à faire attention « à ce que nous mangeons, à garder les aliments dans la bouche pour qu'ils soient insalivés et broyés ». Ceux qui négligent ce plaisir engloutissent sans précaution des matériaux insuffisamment préparés. Et ils sont légions, ceux auxquels pourrait s'appliquer le reproche dont Brillat-Savarin foudroyait Richerand : « Tu manges trop vite. »

* * *

Au delà de la bouche, le bol alimentaire cesse d'être sous la dépendance de la conscience et de la

(a) « Les animaux se repaissent ; l'homme mange ; l'homme d'esprit seul sait manger. »

volonté. Pour le suivre, Brillat-Savarin ne peut plus utiliser son expérience personnelle. Mais ses études physiologiques l'ont bien informé de cette question. L'exposé qu'il en fait indique avec beaucoup de clarté et de justesse les grandes lignes de la digestion, d'abord le passage de la bouchée mastiquée et insalivée dans le pharynx, où le voile du palais l'empêche de remonter dans les fosses nasales, et où l'épiglotte s'abaisse comme un pont-levis pour lui faire franchir sans encombre la trachée artère ; ensuite la descente dans l'estomac par l'œsophage, puis dans l'intestin par le pylore ; plus loin la formation du chyle, son absorption, son entrée dans le torrent circulatoire : enfin le rôle du rein et du rectum, chargés d'éliminer ce que les aliments renferment d'inutile et d'inassimilable. Ce résumé « extrait des meilleurs auteurs, convenablement dégagé des aridités anatomiques et des abstractions de la science » est une excellente leçon de physiologie pratique à l'usage des gens du monde, mais bien des détails sont omis. Aussi l'auteur laisse-t-il entendre qu'il pourrait en dire davantage. Notons par exemple les lignes sur la nature de la digestion :

On a longtemps et vigoureusement disputé sur la manière dont se fait la digestion dans l'estomac, et pour savoir si elle se fait par coction, maturation, fermentation, dissolution gastrique, chimique ou vitale, etc.

On y peut trouver un peu de tout cela ; et il n'y avait faute que parce qu'on voulait attribuer à un agent unique le résultat de plusieurs causes nécessairement réunies.

C'est là une excellente condamnation des querelles, de mots, des discussions moliéresques qui avaient fait longtemps et faisaient encore pour quelques esprits routiniers le plus clair de la physiologie.

* * *

Après avoir exposé la physiologie proprement dite de la digestion, Brillat-Savarin aborde l'étude des phénomènes extérieurs et sensibles par lesquels se traduisent les besoins et les actes du tube digestif. Ici il revient à l'observation, plus exactement à l'auto-observation, dans laquelle il est passé maître.

Voici sa description de l'appétit :

L'appétit s'annonce par un peu de langueur dans l'estomac et une légère sensation de fatigue.

En même temps, l'âme s'occupe d'objets analogues à ses besoins; la mémoire se rappelle les choses qui ont flatté le goût; l'imagination croit les voir; il y a là quelque chose qui tient du rêve. Cet état n'est pas sans charmes; et nous avons entendu des milliers d'adeptes s'écrier dans la joie de leur cœur : Quel plaisir d'avoir « un bon appétit, quand on a la certitude de faire bientôt un excellent repas ! »

Cependant l'appareil nutritif s'émeut tout entier : l'estomac devient sensible; les sucs gastriques s'exaltent; les gaz intérieurs se déplacent avec bruit; la bouche se remplit de sucs, et toutes les puissances digestives sont sous les armes, comme des soldats qui n'attendent plus que le commandement pour agir. Encore quelques moments, on aura des mouvements spasmodiques, on bâillera, on souffrira, on aura faim.

Laisse-t-on passer l'heure habituelle ?

Après une attente pénible, l'appétit disparaît. A l'appui de cette vérité, Brillat-Savarin narre le supplice d'une compagnie de gens distingués, que le sort condamne à attendre cinq heures l'arrivée de leur amphitryon. Personne n'avait faim quand on se mit à table.

Remarquons, à la suite de cette anecdote, le conseil pratique d'avaler, dans un cas semblable, un peu d'eau sucrée ou de bouillon avant de jeter à l'estomac une nourriture plus substantielle. Le bouillon, qu'on a chargé de bien des méfaits, renferme toutefois en solution étendue des peptones, qui sont un merveilleux excitant des sécrétions gastriques, et en font le meilleur des apéritifs.

Certains sujets, soit par besoin, soit plutôt par habitude, ont un appétit démesuré. Brillat-Savarin cite deux exemples : le curée de Brégnier, homme de grande taille, qui, dans un repas ordinaire, faisait disparaître, outre le potage et le bouilli, un gigot jusqu'à l'ivoire, et un chapon jusqu'aux os, et le brave général Sibuet, qui, dans sa jeunesse, expédia un jour, après son dîner, une dinde tout entière.

L'auteur n'approuve pas cet engloutissement de victuailles, qu'il cite à titre de curiosité.

Nous, dit-il, citoyens des deux mondes, qui croyons être à l'apogée de la civilisation, il est certain que nous mangeons trop... des poids énormes en comestibles sont chaque jour absorbés sans besoin.

Il ne faut pas confondre, ajoute-t-il, la gourmandise avec la gloutonnerie :

La gourmandise est ennemie des excès ; tout homme qui s'indigère ou s'enivre court risque d'être rayé des contrôles.

Et plus loin :

La gourmandise devient-elle gloutonnerie, voracité, crapule, elle perd son nom et ses avantages, échappe à nos attributions, et tombe dans celles du moraliste, qui la traitera par ses conseils, ou du médecin, qui la guérira par les remèdes.

Plus loin encore, il ajoute :

La gourmandise réunit l'élégance athénienne, le luxe romain et la délicatesse française, qui dispose avec sagacité, fait exécuter sagement, savoure avec énergie, et juge avec profondeur : qualité précieuse, qui pourrait bien être une vertu, et qui est du moins bien certainement la source de nos plus pures jouissances.

Brillat-Savarin fait de la gourmandise au lieu d'un péché, une vertu. C'est qu'il tient que la gourmandise théologique est celle des goulus et des goinfres : vice répugnant et dangereux, qui viole les lois de la nature, tandis que la gourmandise telle qu'il l'entend, celle qui entretient et prolonge la vie, est une « résignation implicite aux ordres du Créateur ».

On pourrait en dire autant de la soif, cet « équilibre insensible qui s'établit entre la vaporisation transpiratoire et la nécessité d'y fournir ». Elle n'a rien de commun avec la soif factice spéciale à l'espèce humaine « qui nous porte à chercher dans les boissons une force que la nature n'y a pas

mise, et qui n'y survient que par la fermentation.

La soif vraie, créée par la déperdition d'eau, est augmentée par toutes les causes qui favorisent l'évaporation : la chaleur, le vent, les travaux corporels, la déclamation, la danse, les chants, les jouissances génésiques. Elle a son siège dans « toutes les parties inhalantes de la bouche, du gosier et de l'estomac ; et, si quelquefois on apaise la soif par l'application de liquide ailleurs qu'à ces organes, comme par exemple, le bain, c'est qu'aussitôt ils sont introduits dans la circulation, ils sont rapidement portés vers le siège du mal, et s'y appliquent comme remède. »

Admettre que les bains apaisent la soif, c'est, dit le Dr Armand (6), pousser un peu loin le pouvoir absorbant de la peau. Brillat-Savarin ne se montre pas ici aussi bon observateur que de coutume, pas plus que dans ses considérations sur la mort par la soif ou la faim.

Malgré ces inexactitudes, la méditation sur la soif renferme des passages remarquables, tel que celui-ci :

La soif n'a point de crépuscule, et dès qu'elle se fait sentir il y a malaise, anxiété, et cette anxiété est affreuse quand on n'a pas l'espoir de se désaltérer.

Par une juste compensation, l'action de boire peut, suivant les circonstances, nous procurer des jouissances extrêmement vives ; et quand on apaise une soif à haut degré, ou qu'à une soif modérée on oppose une boisson délicieuse, tout l'appareil papillaire est en titillation, depuis

la pointe de la langue jusque dans les profondeurs de l'estomac.

* * *

Mais, quand la faim et la soif sont apaisées, qu'advient-il ?

La manière habituelle dont la digestion se fait, et surtout se termine, nous rend habituellement tristes, gais, taciturnes, parleurs, moroses ou mélancoliques, sans que nous nous en doutions, et surtout sans que nous puissions nous y refuser.

Augereau, à l'état-major duquel Brillat-Savarin fut quelque temps attaché, avait la digestion féroce. *Post prandium*, il parlait volontiers à ses convives de les faire fusiller. D'autres se contentent d'être désagréables, telles « ces femmes anguleuses, qui s'ennuient à table, et ne vivent que de boston et de médisance. »

Corvisart était un peu dans ce genre.

Le Dr Corvisart, qui était fort aimable quand il voulait, ne buvait que du vin de Champagne frappé de glace. Aussi, dès le commencement du repas et pendant que les autres convives s'occupaient à manger, il était bruyant, conteur, anecdotier. Au dessert, au contraire, et quand la conversation commençait à s'animer, il devenait sérieux, taciturne et quelquefois morose.

Brillat-Savarin classe le genre humain, d'après le dernier acte de la digestion, en « réguliers, resserrés ou relâchés ». C'est la bonne observation ; même quand Brillat-Savarin l'applique aux poètes qu'il

croit prédisposés à tel ou tel genre d'après le fonctionnement de leur intestin.

Les poètes comiques doivent être dans les réguliers, les tragiques dans les resserrés, et les élégiaques et pastoraux dans les relâchés : d'où il suit que le poète le plus lacrymal n'est séparé du poète le plus comique que par quelque degré de coction digestionnaire.

Enfin notre auteur a souci de signaler que certains plaisirs sont dangereux à la période digestive :

Dans les premiers moments de la digestion, il est dangereux de se livrer aux travaux de l'esprit, plus dangereux encore de s'abandonner aux jouissances génésiques. Le courant qui porte vers les cimetières de la capitale y entraîne chaque année des centaines d'hommes qui, après avoir très bien dîné, et quelquefois pour avoir trop bien dîné, n'ont pas su fermer les yeux et se boucher les oreilles.

Cette observation contient un avis, même pour la jeunesse, qui ne regarde à rien ; un conseil pour les hommes faits, qui oublient que le temps ne s'arrête jamais ; et une loi pénale pour ceux qui sont du mauvais côté de cinquante ans.

* * *

Le Créateur nous a ordonné de manger. Il nous a donné des organes pour savourer, puis digérer et assimiler ce que nous mangeons. Il a mis à notre portée les aliments. Brillat-Savarin les étudie avec son art coutumier. D'abord il les définit :

« Les aliments sont des substances qui, soumises à l'estomac, peuvent s'assimiler par la digestion et réparer les pertes que subit le corps humain par l'usage de la vie. »

Voici, en parallèle, la définition du professeur Richet :

« Les aliments sont des substances introduites dans l'organisme pour subvenir à ses dépenses en forces vives, fournir les matériaux de réparation ou de croissance. »

Si la définition du magistrat n'est pas aussi précise que celle du physiologiste, notons qu'elle n'est point trop inexacte pour avoir été écrite 80 ans avant l'autre.

Brillat-Savarin ne prétend pas d'ailleurs apprendre à ces lecteurs « à combien de millièmes de carbone, d'hydrogène on pourrait les réduire eux et les mets qui les nourrissent ». Il se contente d'étudier les aliments qui se présentent sur nos tables.

Il considère la viande comme l'aliment-type, « dont les éléments, ayant déjà été animalisés, ont plus de facilité pour s'animaliser de nouveau. » Le bouillon a toutes ses faveurs « sain, léger, nourrissant, il convient à tout le monde, réjouit l'estomac, et le dispose à recevoir et à digérer. » Si aujourd'hui on exclut le bouillon de viande de certains régimes, on admet toujours ses propriétés excito-sécrétoires.

Brillat-Savarin tient en grande estime la volaille, le poisson, dont l'usage préviendrait l'artério-sclérose, pas encore nommée mais pressentie par ce précurseur :

« Les nations ichtyophages présentent, dit-il, de nombreux cas de longévité soit parce qu'une nourriture peu

substantielle et plus légère leur sauve les inconvénients de la pléthore, soit que les sucs qu'elle contient, n'étant destinés par la nature qu'à former au plus des arêtes et des cartilages qui n'ont jamais une grande durée, l'usage habituel qu'en font les hommes retarde chez eux de quelques années la solidification de toutes les parties du corps, qui devient enfin la cause nécessaire de la mort naturelle.

A plusieurs reprises, Brillat-Savarin revient sur cette question. Il a été frappé des qualités aphrodisiaques de la chair des animaux aquatiques. C'est à la fois, dit-il, la faute du poisson, dont la substance renferme beaucoup de phosphore et d'hydrogène, matière éminemment combustible, et celle de la sauce épicée qui l'accompagne. Et il soutient son dire par deux anecdotes joliment contées (Histoire du sultan Saladin et le plat d'anguilles).

Brillat-Savarin apprécie la facile digestibilité des huîtres, ce en quoi il est d'accord avec certains de nos modernes gastro-entérologues, qui ne l'excluent d'aucun régime.

La truffe peut « en certaines occasions, rendre les femmes plus tendres et les hommes plus aimables ». Elle est digestible si on la mâche, et Brillat-Savarin invoque l'autorité de la Faculté de son temps. »

Nous nous appuyons, écrit-il sur la conduite journalière de ces docteurs de la loi qui, toutes choses égales, consomment plus de truffes qu'aucune autre classe de citoyens ; témoin, entre autres, le docteur Malouet, qui en absorbait des quantités à indigérer un éléphant, et qui n'en a pas moins vécu jusqu'à quatre-vingt-six ans.

Brillat-Savarin n'est pas végétarien ; mais c'est

par gourmandise, par prédilection pour l'osmazome dont les aliments végétaux sont dépourvus. Il a toutefois un goût particulier pour la salade « qui réjouit le cœur. »

« J'en recommande l'usage, dit-il, à tous ceux qui ont confiance en moi.. J'ai coutume de dire qu'elle rajeunit. »

Aujourd'hui nous la préconisons pour les vitamines qu'elle contient.

Mais nous déconseillons les fromages de trop haut goût, que Brillat-Savarin estimait cependant indispensables.

XIV. Un dessert sans fromage est une belle à qui il manque un œil.

Le Conseiller à la Cour parle du sucre avec enthousiasme ; il est vrai que cette substance venait à peine de sortir de l'officine des apothicaires, qui fut son berceau.

Les effets du café font l'objet d'une longue méditation. Son influence sur le travail cérébral, son action d'excitant général, sa toxicité sont signalées et appuyées de nombreux exemples :

C'est une obligation pour tous les papas et mamans du monde d'interdire sévèrement le café à leurs enfants, s'ils ne veulent pas avoir de petites machines sèches, rabougries et vieilles à vingt ans.

Le chocolat est un aliment aussi salubre qu'agréable. Brillat-Savarin en fait dans quelques cas l'antidote du café : il est plus nourrissant que lui,

et, comme lui, est un adjuvant des travaux de l'esprit. Mais notre auteur exagère un peu quand il attribue au chocolat des propriétés spécialement digestives.

En ce qui concerne les boissons, l'auteur de la *Physiologie du goût* met l'eau au premier rang : il veut que cette eau soit filtrée.

Comme l'appétence des liqueurs fermentées est un des attributs distinctifs de l'homme, il convient que la meilleure est le vin, et, après l'anecdote sur Corvisart, il conclut, avec justesse, que le vin de Champagne est excitant dans ses premiers effets, et stupéfiant dans ceux qui suivent.

L'eau-de-vie ne doit être employée que comme liqueur, et ne servir qu'à se parfumer la bouche. Brillat-Savarin connaît l'alcoolisme et, en parlant des ouvriers des distilleries de Dantzic, il signale déjà la fatale action des essences ajoutées aux alcools.

* * *

Dans la Méditation XII sur les gourmands, après avoir déclaré que les médecins constituent la seule corporation gourmande qui soit restée debout après la révolution, Brillat-Savarin leur adresse une objurgation véhémence, dans laquelle il leur reproche l'extrême sévérité dont ils usent envers leurs malades sur la question des régimes :

« Plus un régime est rigoureux, proclame le professeur, moins il produit d'effet, parce qu'on le suit mal, ou qu'on ne le suit pas du tout. »

Le médecin qui traitait M. de Montluc de Pont-de-

Veyle fut bien encore plus cruel, car non-seulement il interdit l'usage du vin à son malade, mais encore il lui prescrivit de boire de l'eau à grandes doses.

Peu de temps après le départ de l'ordonnateur, madame de Montlucin, jalouse d'appuyer l'ordonnance et de contribuer au retour de la santé de son mari, lui présenta un grand verre d'eau la plus belle et la plus limpide.

Le malade le reçut avec docilité, et se mit à le boire avec résignation ; mais il s'arrêta à la première gorgée, et rendant le vase à sa femme : « Prenez cela, ma chère, lui « dit-il, et gardez-le pour une autre fois : j'ai toujours « ouï dire qu'il ne fallait pas badiner avec les remèdes. »

Il estime par ailleurs qu'aux gens bien portants convient un régime succulent :

69. — D'après mes dernières lectures, je suis heureux, on ne peut pas plus heureux, de pouvoir donner à mes lecteurs une bonne nouvelle, savoir, que la bonne chère est bien loin de nuire à la santé, et que, toutes choses égales, les gourmands vivent plus longtemps que les autres. C'est ce qui est arithmétiquement prouvé dans un mémoire très bien fait, lu dernièrement à l'Académie des Sciences par le docteur Villermet.

Ce n'est pas que ceux qui font excellente chère ne soient jamais malades, hélas ! ils tombent aussi quelquefois dans le domaine de la Faculté, qui a coutume de les désigner sous la qualification de *bons malades* ; mais comme ils ont une plus grande dose de vitalité, et que toutes les parties de l'organisation sont mieux entretenues, la nature a plus de ressources, et le corps résiste incomparablement mieux à la destruction.

et ailleurs il ajoute :

Une suite d'observations exactes et rigoureuses a démontré qu'un régime succulent, délicat et soigné, re-

pousse longtemps et bien loin les apparences extérieures de la vieillesse.

Il donne aux yeux plus de brillant, à la peau plus de fraîcheur, et aux muscles plus de soutien ; et comme il est certain, en physiologie, que c'est la dépression des muscles qui cause les rides, ces redoutables ennemis de la beauté, il est également vrai de dire que, toutes choses égales, ceux qui savent manger sont comparativement de dix ans plus jeunes que ceux à qui cette science est étrangère.

Le régime succulent prévu par Brillat-Savarin pour les gens bien portants peut nous paraître aujourd'hui un peu « incrassant ». Mais il ne faut pas oublier, maintenant que l'on connaît bien l'influence du système nerveux sur le processus de la digestion, que le système nerveux d'un Brillat-Savarin était autrement équilibré que celui de la plupart des hommes d'aujourd'hui.

En ce qui concerne les malades, les régimes et prescriptions de Brillat-Savarin ne s'adressent qu'à deux classes : aux obèses et aux maigres.

Les obèses ont toute sa préférence. Il dit en commençant :

Si j'avais été médecin avec diplôme, j'aurais d'abord fait une bonne monographie de l'obésité : j'aurais ensuite établi mon empire dans ce recoin de la science, et j'aurais eu le double avantage d'avoir pour malades des gens qui se portent le mieux, et d'être journellement assiégé par la plus jolie moitié du genre humain ; car avoir une juste proportion d'embonpoint, ni trop, ni peu, est pour les femmes l'étude de toute leur vie.

La première cause de l'obésité, suivant lui, est une

prédisposition naturelle ; ensuite viennent l'usage immodéré de féculents, le défaut d'exercice, et l'excès de nourriture absorbée.

De ces causes diverses, l'auteur déduit les remèdes à y apporter : discrétion dans le manger, modération dans le sommeil, exercice et régime.

Mais le Maître est philosophe et connaît la faiblesse humaine. Il accorde aux obèses qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de manger quand ils ont faim, de dormir quand ils sont las. Reste le régime ; il ne le fera pas terrible : pas de féculents, très peu de pain, pas de riz, pas de macaroni, ni de pâtisserie ; suppression des œufs. Restera la viande, les légumes verts, les fruits, les confitures. Usez, dit-il, des radis, artichauts, cardons. Buvez des vins blancs acidulés ; fuyez la bière comme la peste. Mais surtout il interdit de recourir à ces verrées de vinaigre, si souvent en usage chez les jeunes filles.

D'après Brillat-Savarin, tout régime anti-obésique, doit être accompagné d'une précaution indispensable. Il faut porter jour et nuit une ceinture qui maintienne le ventre.

Il faut, dit-il, considérer que la colonne vertébrale, qui forme une des parois de la caisse intestinale, est ferme et inflexible : d'où il suit que tout l'excédent de poids que les intestins acquièrent, au moment où l'obésité les fait dévier de la ligne verticale, s'appuie sur les diverses enveloppes qui composent la peau du ventre, et celles-ci, pouvant se distendre presque indéfiniment, pourraient bien n'avoir pas assez de ressort pour se retraire quand cet effort diminue, si on ne leur donnait pas un aide méca-

nique qui, ayant son point d'appui sur la colonne dorsale elle-même, devint son antagoniste et rétablit l'équilibre. Ainsi, cette ceinture produit le double effet d'empêcher le ventre de céder ultérieurement au poids actuel des intestins, et de lui donner la force nécessaire pour se rétrécir quand ce poids diminue. On ne doit jamais la quitter ; autrement le bien produit pendant le jour serait détruit par l'abandon de la nuit ; mais elle est peu gênante, et on s'y accoutume bien vite.

Quelques cinquante ans plus tard, Glénard dira de même, et les ceintures anti-obésiques, peut-être améliorées, font toujours partie de l'arsenal thérapeutique (17).

Le régime incrassant ou engraisant est naturellement tout le contraire du précédent. Il est dédié surtout aux femmes, pour qui la maigreur est un malheur affreux, que l'art des cosmétiques ne suffit pas à réparer.

Engraisser une femme maigre n'est pas une tâche si ardue :

Pour les femmes qui sont nées maigres et qui ont l'estomac bon, nous ne voyons pas qu'elles puissent être plus difficiles à engraisser que les poulardes.

Il suffit de savoir s'y prendre : le pain en abondance et frais, les pâtes alimentaires, les pâtisseries, les œufs, surtout les œufs, voilà l'essentiel. Il faut éviter de dépenser l'embonpoint acquis, et le repos le plus complet possible fait partie de ce régime.

Un maître de la pathologie digestive, Bourget (18), de Lausanne, s'est chargé de proclamer toute la valeur des préceptes de Brillat-Savarin.

« On peut être, dit-il, un savant et un piètre cuisinier. Je vous engagerai donc à étudier de plus près ce que j'appelle la chimie culinaire, et pour cela vous ne pourrez mieux faire que de relire le merveilleux livre de Brillat-Savarin sur la physiologie du goût...

Quand on lit cet ouvrage, écrit vers 1820, et qu'on le juge à la lumière de nos connaissances physiologiques, on s'aperçoit bien vite que l'auteur est un observateur de tout premier ordre. Je dirai même qu'il a le don d'observation qu'on se plaît à reconnaître aux plus grands cliniciens de toutes les époques. Son livre n'est pas seulement une étude de la physiologie du goût, mais un tableau complet de la physiologie de la digestion gastro-intestinale, de l'assimilation et de la nutrition des tissus.

Si on se reporte à cette époque où la médecine officielle n'avait que des notions assez vagues ou fausses sur les processus digestifs, on reste étonné de voir un simple observateur comme Brillat-Savarin comprendre le travail de la digestion gastro-intestinale comme on peut le faire aujourd'hui, aidé par les expériences de la physiologie expérimentale. »

Il y aurait encore d'autres aperçus médicaux à relever dans la *Physiologie du Goût*. Mais il faut bien reconnaître que tout ce que dit Brillat-Savarin à propos des localisations cérébrales, du sommeil, des rêves, reste beaucoup moins actuel que ses considérations de physiologie digestive ; les interprétations fausses y sont fréquentes, mais toujours empruntées aux ouvrages médicaux de l'époque.

Quant au chapitre sur la mort, il est, pour la plus grande partie, la reproduction d'un passage des *Eléments de Physiologie* de Richerand et n'offre rien de personnel.

Brillat-Savarin est plus intéressant quand il parle des médecins qu'il a connus ; s'il revient plusieurs fois sur Richerand, Corvisart, Dubois, etc., il n'oublie pas les médecins bugistes. « Je me suis aperçu avec orgueil, dit-il, que l'arrondissement de Belley était depuis longtemps en possession de donner à la capitale du monde des médecins de haute distinction » et il leur consacre une notice.

On y trouve Genia, Civoct, du temps de la Régence le second « soignant beaucoup de belles dames » et La Chapelle, chirurgien militaire, auteur d'un traitement des fluxions de poitrine par le beurre frais. Le D^r Dubois traitait déjà vers 1760, les vapeurs « maladie à la mode » !

Le Bugey fournit aussi Coste, médecin inspecteur des armées de Napoléon, Bordier professeur à la Faculté de Paris, Récamier et Bichat.

On sait que ce dernier fut l'objet de violentes attaques de la part de Richerand qui ne rendit justice à son compatriote que lorsque la mort l'eut frappé. C'est sans doute cette justice un peu trop posthume, qui dicta à Brillat-Savarin ces lignes :

« Bichat, dont tous les écrits portent l'empreinte du génie, qui usa sa vie dans des travaux faits pour avancer la science qui réunissait l'élan de l'enthousiasme à la patience des esprits bornés, et qui, mort à trente ans, a mérité que des honneurs publics fussent décernés à sa mémoire.

L'histoire peut les enregistrer pour en absoudre la mémoire de Richerand et comme une preuve de l'impartialité de Brillat-Savarin.

CONCLUSIONS

Brillat Savarin, dans sa préface, disait que pour écrire la *Physiologie du Goût* il lui avait fallu être « physicien, chimiste, physiologue et même un peu érudit ».

A cent ans de distance, on s'accorde pour reconnaître qu'il a été tout cela.

Au point de vue médical, il s'est montré un observateur de tout premier ordre et quelquefois un précurseur. La *Physiologie du Goût* reste un modèle d'observation physiologique et psychologique et sera toujours lue avec profit par le médecin.

Vu : le Président de la thèse,

MÉNÉTRIER

Vu le Doyen,

ROGER

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Pour le Recteur :

L'Inspecteur de l'Académie,

MAURELLET.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. *Laudet (Fernand)*. — Brillat-Savarin (Revue hebdomadaire, 1912).
2. Chez Carteret, 1923. Les Arts et le Livre, 1926; chez Budry, 1926.
3. *Rouff (Marcel)*. — Brillat-Savarin (Mercure de France 1^{er} février 1926).
4. L'édition Budry comporte des notes mais ne constitue pas ce qu'on peut appeler une édition critique.
5. *Carry (Dr)*. — Brillat-Savarin et la Physiologie du Goût. Etude bibliographique et critique (Société littéraire et archéologique de Lyon, 8 juin 1921).
6. *Armand (Dr)*. — La médecine dans Brillat-Savarin (Annales de la Société de l'Emulation de l'Ain. Bourg, 1909 et Progrès Médical, 10 septembre 1921).
7. *Biographie universelle* de Michaud, supplément.
8. Préface pour la Physiologie du Goût. Edition Jouaust.
9. *Fromond (E.)*. — Le voyage de Brillat-Savarin dans le Jura (Revue viticole du Jura, 1900).
10. *Costaz (V.)*. — Brillat-Savarin (Les Contemporains, in-8° 16 p. Paris (s. d.).
11. *Payen (F.)*. — Brillat-Savarin, conseiller à la Cour de cassation, gastronome et gastrologue, in-12°, 62 p. Peyronnel, Paris 1925.
12. *Genty (Maurice)*. — Brillat-Savarin (Le Progrès Médical, 13 août 1921).
- 12 bis. *Physiologie du Goût ou méditations de gastronomie*

transcendante, ouvrage théorique, historique et à l'ordre du jour. Dédié aux gastronomes parisiens, par un professeur membre de plusieurs sociétés littéraires et savantes, 2 vol., in-8°. Sautelet, 1926.

13. *Poumiès de la Siboutie (Dr)*. — Souvenirs d'un médecin de Paris, in-8°. Plon, Paris 1906.

14. *Tendret*. — La table au pays de Brillat-Savarin, in-12. Bourg et Paris, 1892.

15. *Brienne (Maxime)*. — Brillat-Savarin, médecin amateur (La Chronique médicale, novembre 1921).

16. *Morat et Doyon*. — Traité de physiologie. Fonction de relation, p. 100.

17. Brillat-Savarin, précurseur de Glénard, *La Chronique Médicale*, p. 155, 1906.

18. *Bourget*. — Quelques erreurs et tromperies de la science médicale moderne, 4^e éd., 1915. — Les maladies de l'estomac et leur traitement, 2^e éd., 1912, p. 198-200.

19. Sur Brillat-Savarin, voir également Maurice Delort. Sur la physiologie du goût, *Esculape*, novembre 1923.

Imp. spéciale de la Librairie Le François, 94, boul. Saint-Germain, Paris-6^e
